

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les paysages, Les chemins

Hélène Dorion

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, H. (2008). Les paysages, Les chemins. *Lettres québécoises*, (129), 6-6.

Premier autoportrait les paysages

Ma fenêtre donne sur un lac bordé de collines. Les arbres mesurent le temps, le ciel immense et proche tient le sablier des heures. Bientôt le lac se transformera en une vaste étendue de glace et de neige, durant des mois l'horizon se composera de blanc, de gris, de vert léger et de bleu intense. Puis le vent ébranlera la surface du lac, secouera les eaux jusqu'à ce que la croûte, amincie par le travail patient du soleil, se rompe. Ce sera le printemps, ce moment attendu où les vagues enfin renaissent, vigoureuses, avalant à mesure la lumière vive. Je verrai le rat musqué mâchouiller ses premières algues avec la ferveur du recommencement, et ce sera le retour des grandes oies blanches, leur vol tracera dans le ciel de minuscules et indéchiffrables écritures. Enfin, tout s'apaisera pour grandir dans un éphémère été.

Serait-ce là la difficulté de l'autoportrait pour moi ? Fixer une image, tirer un polaroïd, alors que c'est au mouvement que je suis attachée, au rendu des saisons qui tournent et métamorphosent le paysage, de telle sorte que la fenêtre ne me propose jamais le même horizon de couleurs et de traits, jamais le même espace de langage. Plutôt, elle me convie à une incessante transformation et appelle inlassablement tout ce à quoi je tiens, et d'abord le chemin, l'avancée, le vaste domaine de la promenade intérieure.

La difficulté — et le miracle — de l'art consistent peut-être à saisir l'instant et, par là, à capter le mouvement, à l'immobiliser donc, mais en révélant sa nature même. Dans ma démarche d'écriture, que je perçois à la fois comme une célébration du vivant et une exploration de son mystère, je fais face à l'impossibilité de saisir cet instantané. Car la vie est le mouvement.

Être, et je pourrais ajouter écrire, c'est d'abord habiter un lieu. Regarder à travers cette fenêtre par laquelle je peux ressentir l'émotion d'être au monde, et qui, en même temps, donne sur l'intérieur et permet de voir la prodigieuse complexité de la nature humaine. Je tends l'oreille à ce quelqu'un en moi qui interroge ma présence, renouvelle mon étonnement, ce sursaut de la conscience qui rompt le fil pour aussitôt le renouer.

Le tableau, l'autoportrait, c'est donc avant tout ma fenêtre. Sans cesse le temps effeuille et recompose le paysage, comme il

remue et transforme ce que je suis. Enfant, devant la mer, c'est l'intense sensation d'écoulement des heures qui s'est imprégnée en moi ; devant le fleuve, à Québec, j'ai ressenti tout le pouvoir du rêve et de l'imaginaire ; aujourd'hui, le lac, les collines qui le ceinturent, m'invitent à éprouver le sentiment d'être unie au mouvement du monde, à ses bruits, à son poids, et surtout à son inépuisable beauté.

Comme l'écriture, le paysage — qui peut aussi bien être urbain — me révèle des possibles. Je découvre là du sens, c'est-à-dire un surcroît de vie qui me rappelle la capacité de transformation de l'être. Si je regarde derrière le visage que reflète la vitre, je verrai le fleuve Saint-Laurent, la mer infinie, le bord du lac dans les Laurentides, mais aussi tous ces ailleurs lointains — vastes cités, déserts, villages, hautes montagnes — qui contrastent avec eux et ont tour à tour ouvert des fenêtres à l'intérieur de moi.

Deuxième autoportrait les chemins

Depuis quand « être là » ne me suffit pas ? Quand ai-je, pour la première fois, senti que vivre consisterait d'abord pour moi à creuser au milieu du sentiment d'être seule, à faire face aux mots — toujours plus grands que moi — *amour, bonté*, c'est-à-dire *cœur, âme, chair*, et avec eux la joie, la liberté, la souffrance, et tant d'autres encore, pour tenter de créer des passerelles jusqu'à eux ? Prenant dans mes mains les premiers mots d'un livre à venir, je vais à la rencontre de l'inconnu, de ce que je ne connais pas encore du monde et de moi-même, mais surtout j'avance vers l'autre, je recueille ces liens fragiles qui nous unissent et nous font ressentir cette condition humaine que nous partageons.

Si je regarde de plus près encore l'autoportrait, je verrai au bord du lac une maison avec des livres adedans ; approchant davantage, j'entends Glenn Gould au piano, je distingue des corps qui chutent comme dans un tableau de Betty Goodwin, je vois les champs de blé de Van Gogh avec au milieu les questions de Gauguin qui résonnent comme des pas, laissent des traces dans le sable de l'enfance qui s'écoule entre les murs de l'hôpital ; plus loin encore, je vois le rocher Percé, sur la côte gaspésienne où le fil de l'histoire s'est noué, à l'horizon un voilier surgit, avec à son bord des milliers de grands et de petits événements, des visages — parmi eux celui de ma mère, et le mien, tout près, penché vers elle.

Derrière la colline, le soleil n'est plus qu'une pointe d'aiguille lumineuse qui bientôt ne sera plus, et alors, avec le paysage, je basculerai dans la nuit lente d'où émergera le jour suivant. Et avec lui viendra le plus simple, le plus précieux — la vie même.



HÉLÈNE DORION